

L'espace lyrique et abstrait de Léon Bellefleur

Bernard Dagenais

Numéro 52, automne 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dagenais, B. (1968). L'espace lyrique et abstrait de Léon Bellefleur. *Vie des arts*, (52), 12–17.



**Léon
Bellefleur**

Né à Montréal en 1910

Etudes: Ecole Normale Jacques-Cartier, Ecole des Beaux-Arts, Montréal

Expositions particulières depuis 1950, Montréal, Toronto

Représenté à la Biennale de Sao Paulo en 1951 et en 1953

Prix de dessin à la Biennale Canadienne, 1956

Deuxième prix de peinture au Concours du Commonwealth à Vancouver, 1957

Grand boursier du Conseil des Arts, 1958

Un des peintres canadiens qui ont représenté le Canada

au Concours International du Musée Guggenheim, New York, 1960

(le Canada avait obtenu le prix de la meilleure représentation internationale)

Expositions d'art graphique à Bruxelles et Lugano

Exposition canadienne à Spolète, Italie, 1962

Exposition canadienne itinérante en Europe, 1962: Paris-Milan-Zurich-Turin

Exposition particulière d'encre à la Galerie "Connaître", Paris, 1965

Représenté dans les musées de Montréal, Québec, Toronto, Ottawa, Tel Aviv

Des collectionneurs canadiens, américains et européens possèdent de ses oeuvres.

L'ESPACE LYRIQUE ET ABSTRAIT DE LÉON BELLEFLEUR

PAR BERNARD DAGENAI

Entre les premières esquisses, les premiers coups de pinceau, les premiers rêves et la consécration officielle d'un peintre, s'échelonne souvent une existence remplie de déceptions et de surprises, de moments difficiles et d'instant réjouissants.

Nombreux sont les rapins qui plongés dans un univers de rêve partagent le premier enthousiasme des grands peintres. Mais le manque de talent ou la peur de l'acharnement éliminent la majorité d'entre eux.

Parce qu'il a eu foi en son talent, parce qu'il n'a pas craint le travail acharné, Léon Bellefleur a su s'élever au rang des grands peintres québécois.

A la Galerie nationale du Canada se tiendra, cet automne, une rétros-

Page ci-contre: VOL NUPTIAL. 1966.
Huile sur toile. 45½" x 35" (115,5 x 88,9cm). Collection Musée d'art contemporain, Montréal.

Ci-contre: L'HIPPOCAMPE-SATIN. 1957.
Gouache.





Ci-dessus: Huile. 1965. 32" x 26" (81,3 x 66cm).

Ci-dessous: LUEURS DE GEL. 1962.
Encre. 20" x 25" (50,8 x 63,5cm). Collection de l'artiste.



pective des œuvres de Léon Bellefleur. Quelque cent tableaux, dessins, lithographies, encres, gouaches, huiles, viendront témoigner de l'évolution du peintre. Et ressasseront d'heureux et d'amers souvenirs.

Car, si ce peintre peut se consacrer désormais entièrement à son art, s'il jouit aujourd'hui d'un prestige enviable, on ne peut taire les 25 années qu'il a dû partager entre le métier qui lui assurait son gagne-pain et l'art qui satisfaisait ses aspirations les plus profondes.

Il a attendu 25 ans avant de pouvoir accéder à la peinture à part entière. Et pendant ces longues années, chaque jour, il a enseigné aux écoliers les rudiments qu'on dispense au niveau primaire.

De cette longue lutte, l'homme n'est pas sorti meurtri. Agé de 58 ans, il ne s'apitoie pas sur le passé. Au contraire, tourné vers l'avenir, il envisage la peinture comme une continuelle recherche vers de nouveaux horizons.

C'est d'une voix grave et posée qu'il parle d'abord de son exil volontaire en France.

"Je ne me suis pas rendu en France, en 1954, pour trouver un élément nouveau dans ma peinture. Au contraire, j'ai poursuivi là-bas l'aboutissement des recherches que j'avais entreprises ici. Je crois que j'avais alors trouvé une expression qui correspondait à ma sensibilité.

"Peindre devient une projection. On cherche une forme d'expression

Ci-contre, en haut: Huile. 1964. 26" x 32"
(66 x 81,3cm).

En bas: GRIMOIRE. 1965. Huile. 46" x 35"
(116,85 x 88,9cm).

qui nous ressemble, qui colle à nous. Je considère que la peinture est un art lyrique. On s'y projette avec toutes nos aspirations. C'est une recherche continuelle.

"Mais cette recherche naît du travail. De la succession des expériences picturales. Ce n'est pas une réalité qui se pense. Mais une évidence qui éclate sur la toile. On ne discute pas de son orientation, on la vit."

C'est pourquoi Léon Bellefleur a une certaine difficulté à saisir ou à identifier la portée précise, sur sa peinture, de son long séjour en France. Mais pendant plus de dix ans, il s'est nourri des couleurs nouvelles de ce riche pays et, comme Cézanne, il s'est abreuvé aux teintes égayées du pin, du cyprès et du laurier de la nature provençale.

Lui-même a su reconnaître dans ses toiles le reflet de cette nature.

"Les paysages de la campagne m'inspirent. Les moments que j'ai passés dans les diverses parties de la Provence en portent la marque. L'existence y est pleine de joie, chaude comme la lumière. Les contrastes, romantiques. Et cette vision se retrouve dans ma peinture. Parfois, on croirait y reconnaître un cyprès. Et les lumières dorées de cette terre."

Le contact avec l'ancien monde a profondément marqué sa peinture. Lui-même l'avouera. Mais ce changement coïncide aussi avec toute la réorganisation de son existence en fonction uniquement de la peinture et des arts graphiques qu'il pratiquait.

L'année 1957 marque le point tournant de sa carrière. Il s'est donné à la peinture à corps entier depuis trois ans seulement. Mais c'est depuis plus d'un quart de siècle qu'il cherche à maîtriser une forme d'expression qui collerait à sa réalité.

Léon Bellefleur n'est pas un académique. Tout au plus, a-t-il suivi des cours du soir à l'École des Beaux-Arts de Montréal. C'est essentiellement un autodidacte, a-t-on dit de lui.



Il a longtemps pratiqué, écrivait Guy Viau,¹ l'écriture automatique sous sa forme la plus simple. Tous ses tableaux s'organisaient à l'intérieur d'un schème obtenu par un trait courant continûment sur la toile et dont le réseau enfermait des formes embryonnaires dans une sorte de "placenta hermétique".

Depuis, Bellefleur a évolué. Certains de ses dessins affirment un dégagement de la forme, la volonté de la déployer sans contrainte à l'air libre, de l'agencer et de la ramifier en prenant possession de l'espace.

Plus tard, c'était en 1957, Bellefleur exposa des peintures qui confirment la même évolution en la soulignant de tout l'éclat d'une couleur qui explosait de joie et d'allégresse. Exécutées en été à la campagne, elles étaient imprégnées par le milieu et l'ambiance dans lesquels se trouvait le peintre. Toutes abstraites, elles n'en exaltaient pas moins la vie en plein air, en plein soleil, elles figuraient une géologie et un bestiaire radieux.

1957, la date revient. Léon Bellefleur précisera lui-même que cette date marque une rupture nette avec le cheminement qu'il suivait. C'est l'époque "d'un plus grand épanouissement", dira-t-il.

C'est aussi l'époque de ses premiers contacts avec Paris.

Les jeunes Québécois, par goût romantique, a-t-on écrit, se tournent sentimentalement vers Paris en quête d'inspiration. Ils stimulent leur inspiration dans cette atmosphère européenne qui crée et juge l'art depuis des millénaires.

Et Guy Viau ajoutait que *c'est dans l'École française que la peinture vivante du Québec prend sa source. Paris est le centre spirituel de l'art contemporain. Il eut été anormal que les Français que nous sommes tout de même restés n'y trouvent pas un point d'appui, un tremplin alors que les artistes de tous les pays d'Occident et du monde entier y puisaient raison et sensibilité.*

Pour Léon Bellefleur, son aventure dans la capitale de l'art se résume à ceci : "J'arrivais au cœur de quelque chose. Et sur le plan émotif, je trouvais un lien qui me manquait."

D'ailleurs, c'est au moment de son premier voyage en France en 1954

qu'il décida d'abandonner définitivement l'enseignement pour se consacrer à la peinture.

Et dès cette date, il passa la majeure partie de son temps outre Atlantique. Pendant plus de onze ans, il séjourna dans la mère-patrie. Et l'année dernière, il prenait la décision de revenir définitivement au Québec. Définitivement ?

"J'étais heureux en France, mais il me manquait quelque chose. Le froid. Le pays. La neige. La nudité. Le fleuve. La solitude canadienne. J'appartenais au Québec. Mais d'autres liens me rattachent à la France. Mon rêve serait de vivre six mois là-bas et six mois ici."

Si, depuis plus de dix ans, il cherche sans arrêt une façon d'exprimer ce qu'il ressent, il avoue qu'il ne l'a pas encore trouvée. C'est ce quelque chose d'insaisissable, de mystérieux qui alimente son inspiration, sa recherche.

"Si j'avais trouvé ce que je cherche, précise-t-il, je ne peindrais plus. Car je veux sentir quelque chose. C'est un mouvement de recherche, de quête de plus en plus intense."

Constamment en état d'alerte, de recherche, a-t-il tendance à renier ses anciennes toiles ?

"Je ne renie pas ce que je laisse derrière moi. Car je m'y retrouve toujours, au moins en partie. C'est ce quelque chose qui vibre en moi et que je ressens toujours. Peindre m'est une soupape. Je crois que tous les êtres humains doivent trouver une voie par laquelle ils peuvent se réaliser, où ils peuvent canaliser leurs aspirations. Pour vraiment s'accomplir, il faut trouver des moyens de s'exprimer. Et je suis persuadé qu'aucune autre valeur que la peinture ne m'aurait suffi, n'aurait pu me rendre heureux."

Si la campagne a été pour lui une source d'inspiration continue, il avoue que la lecture stimule également sa muse.

"Je lis beaucoup les poètes. Je me sens alors plongé dans une ambiance de création. Parfois, j'ai même envie d'écrire."

Après avoir pratiqué l'automatisme, après avoir fait partie d'un mouvement expérimental qui s'appuyait sur des données surréalistes (Cobra), membre des artistes non-figuratifs de Montréal, comment Léon Bellefleur définit-il sa peinture ?

"Je suis un peintre lyrique. Je sens, je vis, je m'exprime par la peinture. Mais je ne peux transcrire en

concept ce même mouvement. Je n'aime pas parler de ma peinture. C'est toute ma vie. Je ne situe pas ma peinture au niveau des théories."

Il n'y voit cependant pas une contradiction entre cette façon de penser et le fait qu'il se soit associé à des groupements bien définis de peintres.

"Il s'agissait pour moi de rencontrer, de dialoguer sur un plan amical avec des amis qui partageaient les mêmes activités que moi. Nous parlions très peu de théorie."

Il avoue cependant qu'il ne comprend pas la peinture intellectuelle.

"J'estime qu'il existe deux sortes de peinture. La peinture de chevalet et celle qui doit cadrer dans une architecture. Cette dernière est plus froide, plus fonctionnelle. Je la trouve très gaie, mais elle ne me touche pas. Comme peintre lyrique, la peinture cérébrale ne colle pas à moi. Elle résulte d'une recherche presque scientifique. Le peintre ne livre rien de lui-même."

Alors qu'il se qualifiait de peintre lyrique abstrait, il précisera qu'au fond il est un peintre figuratif.

"Sur ma toile, il se déroule une réalité. Mais je veux la situer dans un milieu qui est fictif, qui n'est pas imagé. C'est pourquoi il existe dans la plupart de mes œuvres un espace pictural qui entoure l'objet de ma toile."

Et Guy Viau décrivait ainsi la phase actuelle du peintre : *Aujourd'hui, Bellefleur retrouve un monde sous-marin. Ses peintures sont comme de gros plans montrant tous les états de l'eau : en nappe, chute, cascade, gouttelettes, tourbillon, remous, bouillon, éclaboussure, etc. La peinture a plus d'aisance et de liberté que jamais, une euphorie dans l'expression qui l'entraîne parfois à changer, à compliquer l'organisation du tableau, à monter la couleur, à "amuser" si je puis dire les surfaces au détriment de la rigueur mais qui le plus souvent ouvre sur la féerie.*

Mais cette dernière manière n'est pas l'aboutissement du peintre. Et la rétrospective qui le mettra en valeur n'est pas sa consécration. C'est lui-même qui l'affirme.

"Cette rétrospective ne correspond pas à un tournant définitif dans ma peinture. Ce n'est pas une consécration. Mais elle arrive à un moment très opportun de mon cheminement. J'ai accumulé un certain nombre d'œuvres qui caractérisent tant une recherche très expérimentale qu'un libre mouvement de mon être."

1— Guy Viau: La peinture moderne au Canada français. Ministère des Affaires culturelles, 1966.



Ci-dessus : ÉTÉ NORDIQUE. 1968.
Huile sur toile.
35" x 45 $\frac{1}{4}$ " (88,9 x 116,2cm).